

**Marc 15, 42 – 16, 8 ; Jean 20, 24-29**

**Dimanche de Pâques 2026**

On aime bien la figure de Thomas ; on le comprend si bien. On l'a associé au doute, mais il est aussi celui qui pose les bonnes questions, qui n'est pas prêt à croire n'importe quel discours. Il se questionne, il réfléchit. C'est tellement légitime ! Et ce ne sont pas mes catéchumènes qui se préparent au baptême et à la confirmation qui diront le contraire. Plusieurs, lors de notre entretien, disaient leur envie d'une preuve plus visible, plus tangible de la présence de Dieu dans leur vie. Cela pourrait apparemment offrir une aide décisive au fait de croire. En même temps, je n'en suis pas si sûr... avec un jeu de mot : permettez-moi d'en douter !

On dit volontiers qu'on « croit ce qu'on voit » pour souligner le besoin d'une preuve visible pour accéder à la réalité, à la vérité. Mais vous en conviendrez, cette phrase est étrange, car nous sommes dans deux registres différents : le voir et le croire. Si l'on voit et bien, il n'y a plus rien à croire. Je n'ai pas à croire que ces bancs existent. Je les vois, je sais qu'ils sont là.

Le « voir » devrait donc légitimement remplacer le « croire ». Or il n'en est rien. Le fait de voir ne nous affranchit pas de chercher à comprendre ce qu'on voit. Et c'est probablement aujourd'hui encore plus vrai que par le passé avec l'émergence de l'intelligence artificielle qui brouille toutes les cartes. Aujourd'hui nous n'avons plus aucune garantie que ce que nous voyons, ou plutôt que ce qu'on nous montre, est vrai, au sens où cela me permet d'appréhender la réalité. Nous devons être désormais sur nos gardes ; la tromperie est partout et nous devons apprendre à nous méfier de ce que nous voyons. Voir de nos propres yeux ne semble plus forcément le chemin le plus sûr et garanti pour approcher la vérité. Ce que je ressens est peut-être plus « vrai » que ce que je vois, que ce qu'on me donne à voir. Mais il faudrait encore s'entendre sur ce que c'est que la vérité ; mais ça c'est une autre thématique, très pascale elle aussi, puisque cette question de la vérité est au cœur du dialogue entre Pilate et Jésus.

L'expression « je crois ce que je vois » découle directement de la figure de Thomas. On en aurait posé des questions pour moins que ça si on avait été à la place de Thomas, lui qui vient de mettre au tombeau son ami et qui est appelé à le croire vivant. Pas évident.

Thomas finit par voir son ami devant lui. Thomas voit et...croit. Mais ce sont-là deux choses, deux mouvements bien différents. Thomas voit son ami, ses blessures et croit alors au Fils de Dieu. Il voit une chose qui lui permet de croire autre chose. Cela peut être mis en lien aussi avec l'attitude du disciple qui, selon l'évangéliste Jean, court au tombeau et y entre. On nous dit qu'il

« *vit et il crut* ». Il vit quoi ? du vide... C'est cette vision du vide qui lui permet de croire au-delà de ce qu'il voit à la vie, à la présence du Ressuscité.

Une fois qu'on voit, il faut encore comprendre, interpréter ce qu'on voit. La vision seule ne suffit pas. Thomas va plus loin que le voir. Il « outrepassa » l'expérience du voir, qu'il n'a même plus besoin d'associer au toucher (il n'aura pas besoin de mettre les doigts dans les plaies du Christ, ce qu'il avait pourtant initialement demandé comme preuve ultime). Dans ce moment de rencontre, dans cet instant de bénédiction, pour Thomas il s'agit alors plus d'une reconnaissance que d'une connaissance (au sens d'un accès à la vérité). Thomas reconnaît en son ami, le Ressuscité.

Mais l'expérience vécue par Thomas n'est pas donnée à tout le monde. « *Bienheureux ceux qui, sans avoir vu, ont cru.* » dira le Seigneur.

Beaucoup de choses du reste tournent autour de la question du regard ou du visible dans ces récits de la Résurrection. On a déjà évoqué ce disciple qui à travers l'absence du corps au tombeau se met à croire à la présence du vivant. La rencontre avec le Ressuscité dans les quatre évangiles apparaît de manière autant réelle que mystérieuse. Le Ressuscité apparaît à de nombreuses reprises, mais ne devient pas directement visible pour autant. Chez Matthieu il est dit qu'à l'apparition de Jésus, les disciples eurent des doutes. Chez Marc, il est dit que Jésus reprocha aux disciples leur incrédulité parce qu'ils n'avaient pas cru ceux qui l'avaient vu. Chez Luc, les disciples d'Emmaüs cheminent aux côtés de Jésus sans le reconnaître. Ce ne sera qu'au geste de la fraction du pain que leurs yeux finissent par s'ouvrir. Chez Jean enfin, Marie, en voyant le Seigneur ressuscité auprès du tombeau, ne le reconnaît pas et commence par le prendre pour le jardinier. C'est un peu comme si on reconnaît le Ressuscité précisément au fait qu'on ne le reconnaît pas.

L'expérience de Thomas et des disciples nous montre que nos sens et en particulier notre vision ne suffit pas pour approcher le mystère de la Résurrection.

Je travaille du reste souvent avec des illusions d'optique pour souligner cet aspect de la foi. Il y a des illusions d'optique qui nous permettent de voir avec un seul dessin deux réalités différentes ; il y en a d'autres qui nous font voir des choses qui n'existent pas et que nos yeux « inventent » ; il y a celles qui déforment la réalité. On se pose alors la question : ai-je bien vu ? Ou alors on peut dire aussi : « je n'en crois pas mes yeux » ; autre expression intéressante qui

souligne qu'on ne peut pas se fier seulement à ce qu'on voit. Il arrive même que notre cerveau corrige de lui-même ce qu'il voit dans une recherche d'harmonie et de cohérence. C'est assez étonnant et presque troublant.

On peut ainsi parfois croire plus que ce qu'on voit ! Croire permet d'avancer dans des zones que notre seule connaissance ou regard ne permettent pas d'approcher. Pensez seulement à Pierre, le disciple. Il est pêcheur ; il sait donc par expérience qu'on ne peut pas marcher sur l'eau et pourtant à la vue du ressuscité il se lance, il croit et tant qu'il a son regard dans celui du Christ, il marche sur l'eau. Il croit au-delà de tout savoir, de toute logique, de toute connaissance.

C'est une catéchumène qui a eu cette phrase magnifique quand elle a écrit : *« la foi n'est pas seulement une habitude ou une tradition. C'est aussi un choix et parfois un chemin qui demande du courage ; mais elle peut donner aussi une vraie espérance »*. Au-delà du savoir ou de la connaissance, la foi comme un choix, une audace.

Comme je le disais dans un récent message, il s'agit de basculer d'une forme de « croire-savoir » à un « savoir-croire ». Un savoir-croire qui est aussi un savoir-douter, car s'il n'y a plus de doute, plus de questions, il n'y a plus rien à croire. Le doute est au cœur même du principe de tout acte de foi, sinon nous sommes soit dans le fanatisme, l'intégrisme, ou alors à l'inverse dans une forme de crédulité un peu stupide.

Cette histoire de résurrection n'est pas facile à croire et en aucun cas on ne peut se reposer sur notre savoir ou sur une expérience visible ou tangible. Les témoins de la première heure, qui pourtant ont pu faire l'expérience des apparitions du Ressuscité, ne semblent guère plus avancés que nous. Leur regard souvent les trompe ; il est en tout clairement insuffisant pour reconnaître la présence du Ressuscité à leur côté.

Alors certes, comme je ne cesse de le dire et le répéter, il ne peut y avoir de démarche spirituelle sans que la raison n'y soit associée, faute de quoi, nous risquons les pires travers et perversions du religieux qui finit par revenir sous des formes frelatées. Nous devons y être attentifs et en quelque sorte, savoir ce que nous sommes prêts à croire ! mais nous devons en même temps faire sortir la foi du registre du savoir. La foi, précisément parce qu'elle n'est pas limitée par notre connaissance nous permet d'accéder à un registre infiniment plus profond que celui auquel nous donne accès notre seule vision ou notre connaissance. Pourquoi ne devrais-je croire

que ce que je vois ou comprends ? Ainsi croire ouvre des perspectives nouvelles, dégage des horizons inattendus, parfois même au-delà du raisonnable, de l'explicable. Comme la définissait si bien cette jeune catéchumène déjà citée : « *la foi est un chemin qui demande du courage ; mais elle peut donner aussi une vraie espérance* ». C'est bien-là le cœur du message de Pâques. Ouvrir un chemin d'espérance, au-delà de ce qu'on peut voir, comprendre, savoir. Non dans une forme de crédulité naïve, mais dans un choix courageux et assumé. Jamais cette histoire ne pourra être terminée par je ne sais quelle découverte ou connaissance ; elle nous tient toujours en alerte, en suspens ; elle ne sera jamais achevée. Il faut du reste se méfier de toute recherche de confirmation ou d'attestation, de preuve qui ferait d'un coup d'un seul perdre tout sens et toute valeur à cette histoire qui doit demeurer mystérieuse. Non pas mystérieuse au sens où elle nous reste hermétique, mais mystérieuse au sens où elle nous ouvre des voies nouvelles et inattendues. Il ne sert à rien de croire en des choses qu'on peut connaître ou expliquer ; il n'y a plus rien à croire. Il s'agit de croire à l'incroyable dans un acte de foi qui ouvre de nouveaux chemins et c'est bien là le message de Pâques : ouvrir des chemins inattendus. Pâques, c'est la fête du passage, disais-je dimanche dernier. Croire empêche d'adhérer à l'idée d'un horizon bouché.

Mais croire ne prémunit en rien des difficultés ou des angoisses ; croire en la résurrection ne nous affranchit pas non plus de l'angoisse devant la mort. Croire ne met à l'abri de rien, surtout pas de nos inquiétudes concernant notre vie, notre avenir ou celui de notre monde qui semble partir à la dérive. Mais croire m'interdit, par choix, de succomber au désespoir. Ce tombeau ouvert au matin de Pâques ne nous donne aucune preuve, il n'y a rien à y voir, mais ce tombeau ouvert questionne. Il nous permet de croire que ce qui paraît impossible est parfois possible, que des murs infranchissables peuvent être abattus, que les nuits les plus noires peuvent accoucher de l'aurore, que notre minuscule courage permet parfois de tenir bon, que notre foi hésitante nous donne raison de croire que Dieu toujours devant nous ouvre un chemin de vie.

Amen

*Emmanuel Fuchs, Pasteur*

*Paroisse protestant Rive Gauche / Genève*

PS pour aller plus loin dans la réflexion, je vous recommande la lecture du livre de Marion-Muller-Collard, *Croire qu'est-ce que ça change ?* qui, en partie, a inspiré cette prédication.